

Dominique
Sigaud

Dans nos langues

Verdier

DANS NOS LANGUES

ÉDITIONS VERDIER
11220 LAGRASSE

DU MÊME AUTEUR

Partir, Calcutta, Verdier, 2014.

•

La Fracture algérienne, Calmann-Lévy, « Questions d'actualité », 1991.

L'Hypothèse du désert, Gallimard, 1996.

La Vie, là-bas, comme le cours de l'oued, Gallimard, 1997.

Blue Moon, Gallimard, 1998.

La Part belle, Gallimard Jeunesse, « Frontières », 1999.

Les Innocents, Gallimard, 2000.

La Confusion du sourire, Inventaire/Invention « Textes », 2001.

Lagos, la tropicale, avec Tony Soulié, Garde-Temps, 2002.

De chape et de plomb, Gallimard, 2002.

The Dark Side of the Moon, Actes Sud, « Domaine français », 2004.

Aimé, Actes Sud, « Domaine français », 2005.

L'inconfort des ordures, Actes Sud, « Babel noir », 2006.

La Corpulence du monde, Seuil, « Cadre rouge », 2008.

Conte d'exploitation, Actes Sud, « Actes noirs », 2011.

Franz Stangl et moi, Stock, « La bleue », 2011.

Le Piège des loups, Les 175 maisons de la Gestapo en France, Stock, 2012.

Tendres Rumeurs, Sonneur, 2015.

Dominique Sigaud

Dans nos langues

RÉCIT

Verdier

www.editions-verdier.fr

© Éditions Verdier, 2018
ISBN : 978-2-86432-982-4

Vous lisant, j'aime à me souvenir de Desportes
traduisant Pétrarque :

*Ma nef passe au détroit d'une mer courroucée,
Toute comble d'oubli, l'hiver, à la minuit ;
Un aveugle, un enfant, sans souci la conduit,
Désireux de la voir sous les eaux renversée.*

Correspondance privée, G., août 2014.

Il y a devant moi, enfant, la porte d'une maison où j'accompagne ma mère. Ce que j'étais jusque-là est en entier devant, j'ai environ trois ans. Pour tenter de dire ce qu'est ma langue, c'est le seul début; elle me fut en quelque sorte accordée ce jour-là, sa possibilité. Personne n'en a décidé, c'est ce qui arriva; une embardée involontaire. Un écart; ce qui me déplaça comme à découvert, hors territoire maternel. À sa marge. De là ce qu'aujourd'hui je dis et écris, ce qu'à mon insu je ne dis pas et n'écris pas; ce qui surgit de ma bouche, traverse mes doigts ou, incapable, me reste au bord des lèvres. Ce que j'appelle ma langue, celle qui existe et l'autre, qui ne peut pas, si contraires et proches à la fois. Une histoire que j'en fais donc, un récit.

Rien je sais ne pourra jamais le dire en entier, pas plus son début que ce qu'elle est devenue ou deviendra, ce qui l'a transformée ou la transformera encore, dussé-je y passer les vingt ou trente dernières années de mon existence; elle n'en existe pas moins, avec elle toutes ces phrases que je dis en rêve ou écris, affirme, marmonne, chuchote, et celles que je tais. La langue comme route à travers soi qui peu à peu s'élabore, traverse, creuse, bifurque, déplace le paysage; chemin faisant avec méandres, déviations, culs-de-sac et de basse-fosse, ravins, carrefours, sens uniques, interdits, giratoires.

Il n'existe de langue que singulière, c'est une certitude, comment faire néanmoins pour que chacune advienne? Est-ce

qu'elles ne peuvent exister que par arrachement, écart, pas de côté? Est-ce leur principe même, ou il ne reste génération après génération que des langages parfois presque impossibles à différencier?

Vous m'avez parlé cet hiver d'un secret concernant les langues, ce qu'est la langue, je me demande si c'est à cela que vous faisiez allusion. « Chacun y a droit » aviez-vous ajouté peu après, je m'en souviens.

*

Il y a devant moi un jour, enfant, la porte d'une maison où j'accompagne ma mère. Après qu'elle a été ouverte, ce qui précédait aura pris fin; c'est du temps qu'elle interrompt. L'un s'arrêtant, l'autre qu'elle inaugure. Ce que j'étais jusque-là est en entier devant. J'ai environ trois ans, la porte est beige ou jaune, noyée de lumière. Mes yeux arrivent à hauteur de la poignée ronde, au centre, sorte de gros bouton en métal ou en bois. Pour tenter de dire ce qu'est ma langue, c'est le seul début. Chaque matin j'aurais préféré le fuir. Avec la même force néanmoins, la conviction que si je l'évitais, rien ne resterait de ce récit. La langue est ce qui me fut en quelque sorte accordé ce jour-là; sa possibilité.

C'est une première et une dernière fois, un début contenant sa fin; quelque chose d'à la fois central et fermé, sans issue. Une question de mère, d'enfant.

Un instant au moins il me semble tenir sa main. Je suis seule à connaître ce souvenir; il n'a jamais été rapporté, filmé ni enregistré.

C'est très bref. Vu de l'extérieur, il ne s'y passe rien. Ma mémoire l'a pourtant conservé intact plus de cinquante ans. Volonté de l'enfant de trois ans, de la mémoire elle-même? L'enfant en tout cas a fixé quelque chose sans le savoir ni faire

exprès; chaque enfance voit, entend, découvre des choses, ne sait ni ne peut rien en dire encore, garde, stocke, protège, écarte de l'oubli. Toutes connaissent de ces charnières passées inaperçues, parfois une simple phrase, un geste, porte s'ouvrant ou se fermant sur quelqu'un, délimitant néanmoins un avant et un après définitifs, non négociables.

La lumière inonde le centre de la porte, rendant plus flou le reste. Les rares souvenirs de petite enfance l'ont tous en commun; on dirait que c'est par elle que l'image a été fixée. Ça ne veut pas dire qu'il fait beau.

J'accompagne ma mère chez M^{me} de L. Aucune autre visite de ce type ne m'est restée en mémoire. La luminosité indiquerait un début d'après-midi, c'est le centre de Melun en Seine-et-Marne; au bout de la grande avenue, la Seine, à droite la piscine municipale. Je n'ai pas vérifié, tout date du souvenir; j'en suis certaine.

Ma mémoire a fixé aussi un ou deux mètres d'une allée de gravier bordée de pelouse, puis un petit perron, deux ou trois marches. On arrive à la porte. Ma mère sonne ou frappe. Nous attendons. C'est là.

À la porte, il y a M^{me} de L. Ma mère parle, sans doute les premiers mots d'usage pour ce genre de visite. Accompagner sa mère est une façon d'apprendre cette langue, regarder faire, entendre, plus tard reproduire.

À partir de là, tout se passe entre ma mère et M^{me} de L., je me tiens à ma place. Je connais par cœur la voix de ma mère, ses intonations, inflexions; je pourrais ne pas la quitter d'une semelle, la boire toute la journée des yeux, des oreilles. J'ai appris à reconnaître ses états à la voix, tous les enfants de mères incertaines le font. C'est aussi un apprentissage de la langue, collé à cette bouche, ce qu'elle dit et ne dit pas, ce qu'elle tait, cache, tente de ne pas montrer. Ce qu'elle exige

aussi ; ce qu'elle nomme et comment, langues de nos mères imprimant leur modèle ; s'en défaire est presque impossible.

La voix de ma mère a changé à l'instant d'être face à M^{me} de L., quelque chose dans le corps aussi. J'ai déjà vu ça d'elle. Une sonorité plus aiguë, presque fébrile, marquée par une attente, un désir. Mon inconfort est immédiat, je sais que je n'y peux rien, juste attendre que ça passe.

M^{me} de L. est une jolie femme blonde, beau mari pilote de chasse, nombreux enfants, grande famille française. L'attitude de ma mère indique l'écart de leurs conditions, elle va y remédier en donnant à son parler ce qu'il faut d'enjoué, cordialité, légèreté, aisance féminine. L'enjeu de la visite est peut-être d'être de celles qu'on réinvitera au bridge de l'après-midi avec d'autres femmes de pilotes de chasse ou d'ingénieurs aux essais en vol, voire à dîner avec les époux. Ce n'est pas elle qui définit les règles du jeu, elle se plie sans histoire à ces prescriptions de portes et de voix, robes et phrases aimables, dans nos familles elles sont essentielles, une ossature presque, régissant parlars et langages ; des phrases par centaines connues d'avance. M^{me} de L. portant la particule, ma mère doit se hisser un peu plus, je vois ses efforts. Je vois son désir. Je suis gênée pour elle, pour moi. Quelque chose dans sa légèreté contrainte, l'effort sur soi, la façon dont ce désir la mange sous mes yeux.

Ma mère ne sait plus que je suis là. Ce qui se passe à la porte l'occupe tout entière. Mon rôle est de me tenir tranquille, je le fais très bien. Je n'ai plus sa main dans la mienne. M^{me} de L. a dû avoir un mot gentil pour cette mignonne petite fille mais c'est hors souvenir. L'image s'est arrêtée.

Je n'ai plus la main de ma mère dans la mienne. Ma mère a le beau corps mince et le beau visage féminin, les belles robes couturières et les chignons parfaits pour ce qu'elle

espère trouver à cette porte mais quelque chose manque pourtant on dirait ; ce qu'elle est pourrait ne pas suffire ou bien c'est ce qu'elle imagine, son attitude en tout cas finit par me le laisser penser.

Je sais déjà à trois ans qu'il existe des parlers différents selon le moment, les invités, les visites. Que ma mère modifie le sien devant M^{me} de L. n'a rien d'extravagant. Mais il s'agit d'autre chose. Je ne le vois pas tout de suite. Ça se fait peu à peu. Ce que parle maintenant ma mère est une suite de mots empruntée tout entière à des modèles préétablis, son parler devient très détaché d'elle, les paroles sont des choses entre ses lèvres faites pour attester à la fois de son attachement au respect des convenances et d'une capacité suffisante de sophistication féminine, aisance, légèreté, gaîté et rires dans la voix, toutes caractéristiques attendues des femmes du rang de l'âge et de l'appartenance de M^{me} de L. Les mots et le ton qu'elle emploie sont des gages qu'elle lui présente. Tout le monde n'est pas capable de les produire ; ma mère doit si elle veut être invitée aux dîners de cette maison. C'est ce qu'elle semble penser en tout cas, ce que je la vois s'appliquer à faire.

Ma mère a déserté cette langue familière au sein de laquelle j'avais trouvé bon an mal an un endroit pour être avec elle, lui parler un peu, l'entendre, une sorte de territoire commun ; peut-être pas grand-chose, assez étroit, presque rien entre nous d'intime mais c'est là que j'ai vécu jusque-là avec elle, un espace domestique où je peux passer un moment en sa compagnie.

Ça disparaît sous mes yeux. Ma mère s'en écarte, s'en sépare. Ma mère s'écarte d'elle-même, s'en détache. Je la vois vertigineusement allégée de ce qui la constituait jusque-là croyais-je. Effacement ; désaffection presque. Il n'y a plus de mère pour moi dans cette femme.

Alors il n'y a, brièvement, plus de place pour moi non plus à ses côtés, juste quelque chose qu'on aurait amené là avec soi et qui peut disparaître à volonté.

Ou bien c'est le contraire. Ce que je vois de ma mère, je le sais déjà. Ma mère me l'a déjà montré; d'autres femmes autour d'elle. Je l'ai déjà vu. De ma mère je le verrai encore; je l'ai appris d'elle.

La langue est cette chose qui peut disparaître à la première alerte, dont on peut en toute hâte se débarrasser; s'en défaire, et de soi. Produire en lieu et place un parler commun évidé. Devenir soi-même cette chose.

La jeune femme à mes côtés devant la porte, ne tenant plus ma main, a les beaux chignons de ma mère, ses jupes élégantes mais c'est tout ce qu'il en reste. Dans cette langue qu'elle semble tant vouloir parler maintenant, je n'occupe aucune place.

Je peux connaître ça encore parfois, cette disparition soudaine, vertigineuse, de soi dans le parler de l'autre, n'y occuper plus aucune place, le voir, en prendre la mesure.

Ce que je suis n'a et ne fera jamais naître chez ma mère cet enjouement léger, rieur et plein de phrases brodées de perles et vides que je lui vois éclore aux lèvres. Jamais elle n'a eu ni n'aura pour moi ce rire, cette attente, ce désir impérieux et vide. Cette langue de ma mère vidée d'elle-même l'a engloutie sous mes yeux. Je ne veux pas. J'ai besoin que cette femme soit encore un peu ma mère. Mais c'est difficile, elle a besoin de plaire à M^{me} de L. Elle croit devoir tout *inventer*.

Je crois que ces petites miettes de langue au bord des lèvres de ma mère, c'est ma mère elle-même qui part en miettes. Peut-être est-ce le cas. Je confonds l'individu et la langue. Encore souvent maintenant. Je m'éloigne à toutes jambes, toujours debout devant la porte, enfant très sage, fuyant cette mère, cette langue, cette visite, ce parler.

Ce qui me rejette si violemment sur la berge est étrangement définitif. Tout ça pour quelques phrases pourrait-on dire, un rapport entre quelques dizaines de mots à peine, de minutes, et cinquante ans d'existence. Mais néanmoins. C'est une question d'axe je crois. L'affaire de la petite fille et sa mère.

Trois ans n'est pas rien ; à trois ans, je connais déjà les lettres, j'ai eu accès à ce versant de la langue, son avant-goût. Dans une classe qualifiée à tort de maternelle, j'ai éprouvé quelque chose que je ne connaissais pas encore : la langue qu'on apprend à dire et écrire produit en soi un axe, quelque chose de central, qui centre, découverte également définitive. Comment on en sort grandi. Comment on passe hors babilage. Langue faisant place à ce petit *je* énonçant à peine mais énonçant.

Ce que je vois de ma mère ce jour-là s'en écarte, s'en détache, s'y refuse. Éconduit ce principe. Rejette l'axe. Laisse entendre qu'on pourrait s'en passer. Comment pourrais-je la suivre là ? Je commence à peine à apprendre la lettre ; d'où vient ce *e*, je l'ignore ; ce *m*, qui l'a formé, je n'en sais rien, n'en suis pas moins très attirée. On dirait de hautes formes droites au milieu d'un paysage. Voir se former la lettre, la langue, tracé à la main et contenu si étrangement liés, mettre ensemble deux *m*, deux *a*, un *n* et faire *maman*. Cette chose me fascine aujourd'hui encore. Constitue en moi quelque chose qui n'y était pas avant, ne pouvait y être, tisse quelque chose en moi. Drape.

Je ne peux être à la fois de cette langue droite, nette, et du parler de ma mère à la porte. Je crois que certains peuvent ; moi ce jour-là je ne peux pas. Il me faut choisir. C'est ce que je fais sans rien en savoir ; c'est définitif. Je choisis. Je m'oriente. Je me détermine. Je cesse ce jour-là de suivre ma mère partout. À vrai dire je l'ignore.

Ma langue devient pour longtemps un hors-sol, quelque chose de déraciné, presque déterré. Une chance, mais d'abord un écart, souvent si violent. Je ne suis plus la langue de ma mère, que suis-je alors ?

Quand j'ai dit je travaillerai sur ce qu'est ma langue, je n'avais d'abord pas pensé au souvenir de cette visite ; d'autres étaient revenus dont il ne faisait pas partie. Comme s'il avait fait, lui, ce trajet jusqu'à moi, parce qu'en effet aucun ne peut mieux témoigner de comment ma langue fut engendrée, placée là. Son déclencheur. Sa cause. Sa circonstance.

*

Cinquante ans après la porte, j'ai vu ma mère une dernière fois. Les deux vont ensemble, la mort de ma mère, aussitôt après le souvenir de la porte. Plus précisément, le récit de ma mère morte le lendemain du jour où j'ai parlé en public devant elle, pour la première et dernière fois, ma langue. Comme si on disait ma mère morte parce que j'ai parlé devant elle cette langue que je parle, moi, depuis cette porte.

Ma mère m'a fait inviter cette année 2014 à la médiathèque de sa petite ville, c'est une première, n'a jamais assisté jusque-là à aucune de mes rencontres publiques. M'a laissé entendre avec insistance à cette occasion que son intervention pourrait sortir mon travail littéraire de son anonymat désolant. Me téléphone beaucoup les semaines et jours précédents, c'est très étranger à notre rapport mais lié à l'enjeu pour elle de cette invitation. Une excitation étrangement semblable à celle de la porte. J'en suis cette fois l'objet. Nous ignorons l'une et l'autre ce qui se répète. Plus encore quelle séparation.

J'ai beaucoup hésité à accepter, par crainte que l'invitation ne soit de pure forme mais la bibliothécaire s'est montrée convaincante. Elle sait ce que j'écris, a ajouté « ça fera tellement plaisir à votre maman ». Pourquoi dire non en effet.

Ma mère ne connaît pas ça de moi, je n'ai jamais parlé en public devant elle. C'est une première et une dernière fois. Un début contenant sa fin. Quelque chose d'à la fois central et fermé, sans issue.

Les rayonnages ont été poussés, il y a une petite table, une chaise, beaucoup de gens assis. Ma mère est au premier rang. Je ne la regarde pas. Je parle. Mon métier de journaliste, mon travail d'écrivain. Devant elle, c'est la première fois. Je m'interdis de la regarder. J'aime ces prises de parole publiques, m'en saisis volontiers. Ma mère ne l'a jamais entendu. Elle est devant moi ni plus ni moins que les autres. D'elle assise parmi les autres je ne crains rien. Je sais simplement qu'elle est là et entend ce que je dis ; je le mesure puis l'oublie.

Quand j'ai fini, sa chaise est vide. Je me souviens précisément de cette image, l'absence. Ne pas m'attendre, ne plus être là. Je l'entrevois plus loin, elle ne vient pas me voir. J'aurais espéré mais elle est depuis si longtemps ma mère, pourquoi cela changerait-il ?

Je dédicace quelques livres, m'attarde avec des lecteurs, la retrouve avant de partir. Elle n'a pas un mot sur ce qu'elle a entendu. C'est aux autres qu'elle aime dire ma fille est écrivain. Le samedi après-midi est ensoleillé, novembre au sud.

Le vendredi suivant, il y a un gendarme de S. au téléphone, la ville de ma mère. Il dit « votre maman est morte ». « Pardon ? » Il répète. Je pleure. Il ne veut pas dire le reste. Il ne sait pas quand maman est morte. Depuis quand. C'est ce qu'il ne veut pas dire.

Maman est morte le lendemain de la médiathèque. Sans maladie, crise ni signe avant-coureur. Simplement elle est morte. Plus jamais là. Je l'ai vue la veille. Elle aussi.

Je me suis demandé ce que ça avait pu lui faire d'entendre ce que jusque-là elle n'avait jamais entendu de moi pendant cinquante ans, que peut-être elle ne désirait pas savoir, elle qui un jour que je sonnais à la porte de sa maison sans l'avoir prévenue ne m'avait pas reconnue.

M'a entendue une fois. Est morte ensuite.

Certains par amitié s'inquiétèrent que je puisse m'en sentir coupable, comme un lien entre ma mère me découvrant comme je suis dans ma langue et sa mort, mais j'ai dit c'est impossible, on ne tue pas sa mère en parlant devant elle ; personne. Je le redis, je n'y suis pour rien.

*

Un jour, des mois plus tard, j'ai repris ce travail. Devant moi, quelques feuilles déjà imprimées, le cahier de notes, les brouillons. Le répit n'a pas duré. Presque aussitôt la violente attaque m'assaillant parfois à l'approche de l'écriture. Tout était calme pourtant dehors.

Ce fut alors une simple image qui me traversa, la main de ma mère se défaisant de la mienne à la porte, ma paume vide.

Écrire, me concernant, contenait peut-être cette séparation, peut-être même ma façon de le faire, cette propension parfois à interrompre le lien entre certaines phrases voire des mots. Dans la langue que j'écrivais, ma main et celle de ma mère se lâchant. Mon écriture tentait de combler ça peut-être, ma langue aussi sans doute. Ce fut un soulagement de le découvrir.

J'écris encore le plus souvent à la main, j'aime ça ; ma main séparée de celle de ma mère. Sans cela aurait-elle écrit ? je l'ignore.

N'est-ce pas la lettre qui vous trouble? Si vous la disjoignez de la langue, elle ouvre un gouffre sans fond. D'autant que vous la disjoignez aussi d'elle-même, par l'espace. Serait-il possible qu'alors la lettre concentre en soi toutes les disjonctions possibles?

Correspondance privée, G., novembre 2015.

